

# Biographie créole

**Mémoires.** A travers ses souvenirs d'enfance, la cinéaste Christiane Succab-Goldman fait revivre une Guadeloupe intime et évoque la fusion charnelle qui l'attache à son île natale.

PAR CHRISTIANE SUCCAB-GOLDMAN

**E**n Guadeloupe, le lieu dit pointe des Châteaux, l'extrême pointe est de la Grande-Terre, et l'île de La Désirade sont le berceau de ma famille, le point d'ancre de ma géographie intime.

Le pays de mon enfance n'avait pas le réseau routier d'aujourd'hui. Chaque commune, repliée sur ses traditions, comptait encore les jours au pîpirit (passereau) chantant jusqu'au concert nocturne des criquets. Chaque commune était son propre pays. J'ai vécu dans la partie calcaire de l'île, pays de canne à sucre, avec ses plaines, ses dolines et ses grands fonds. Au-delà du pont tournant de la rivière Salée, c'était la Basse-Terre, argile, volcan et bananeraies, le bout du monde à moins de 100 kilomètres. Un monde à la fois étranger et proche, longtemps imaginé. Jusqu'à la fin des années soixante, on pouvait voir des charrettes à bœufs au milieu des voitures. Des camions transportaient des cases en bois entières. Ainsi s'effectuait le transfert d'un lieu d'habitation à un autre où il y avait un meilleur travail ou un lopin libre. Des chars débordant de cannes faisaient une incessante navette entre cannaies et sucreries. Des locomotives relayaient cette course folle. Quand un habitant n'était pas assujéti aux usiniers, il pêchait et cultivait son jardin pour subsister.

Mes parents étaient instituteurs. Dans leur jeunesse, ils avaient été suppléants, sillonnant la Guadeloupe avant de revenir à Saint-François, leur commune natale. Ils furent titularisés à Pointe-à-Pitre en 1950. Cela correspondait aussi à leur projet familial : mes sœurs aînées atteignaient l'âge de la sixième et le seul lycée de la Grande-Terre, le lycée Michelet, était à Pointe-à-Pitre. Ma vision du monde s'est donc forgée dans cette vie à la fois rurale et citadine. Habitant désormais la ville, nous revenions à Saint-François à cha-



Léonard et Elvire Succab  
avec leur fils Richard, mon père, en 1916.

*Les gens  
venaient voir  
mon père  
pour quêter  
un conseil ou  
pour recueillir  
un peu d'eau  
de notre  
citerne.*

que congé scolaire dans l'ancienne maison familiale devenue lieu de vacances. L'instituteur représentait encore une autorité morale. Les gens venaient voir mon père pour un conseil ou pour recueillir un peu d'eau de notre citerne en période de sécheresse. Il effectuait pansements ou piqûres, tel un médecin. On l'invitait dans des fêtes familiales ou rituelles.

Je me souviens de Robert Ramssamy dit Wòbè. Un vieux moustachu d'origine indienne. Expert en écorchage et dépeçage de cabris et de moutons, à la commande, selon baptême ou mariage. Il invitait mon père aux Mayémin, les fêtes rituelles de sa communauté. Enfant, j'ai donc assisté à ces inoubliables cérémonies. Mon père nous faisait des recommandations : «On est tous égaux devant la loi et l'instruction.» Il n'aurait jamais permis qu'on traitât Wòbè ou tout autre de «coolie malaba», ou de «calcutta», comme c'était courant. Lorsqu'un jour, passant devant la case de Titine, une dame qui avait un ulcère variqueux qu'il désinfectait régulièrement, nous avons hélé «Titine bobo», ►





1949 : Richard Succab (2<sup>e</sup> rang, troisième en partant de la gauche) avec ses élèves.

*Chez mes grands-  
parents, à la pointe  
des Châteaux,  
ma mère relâchait  
ses éclats de rire  
contenus par  
la vie citadine*

## La parole des anciens nous tenait en haleine

► nous avons récolté une sacrée volée. Chacun pour son grade. Il y avait aussi les personnages des jours ordinaires. Au fil des années, ils ont fini par occuper en moi une place centrale. Après, nous allions séjourner à la pointe des Châteaux pour retrouver mon grand-père maternel : Gervais Margueritte, Pè Gervé pour les grandes personnes et Pa Vé pour les enfants. Il mourut presque centenaire et faisait figure de patriarche dans toute la région. Il occupait l'unique maison du bout de cette terre. Après, c'était l'océan. Je me souviens que ma mère, heureuse de retrouver les siens, relâchait ses éclats de rire contenus par la vie citadine. Elle retrouvait des gestes antiques : manger avec les doigts, assise en tailleur avec ses frères et sœurs. Traces d'Afrique ?

**N**ous passions de la ville à un autre monde couvert de cactus et de catalpas. Mapou, kapok, zépiante, vé-tiver. Ces essences se mêlaient aux fortes odeurs d'iode et de marée. Il existait encore des nuées de papillons, des colonies d'échassiers au bord des salines, des ortolans, des sucriers, des coucous-manioc dans les halliers. Au-dessus des rochers de la pointe des Châteaux planait un ballet constant de mouettes et de malfinis (frégates). Le domaine entourant la maison de mon grand-père était un lieu de chasse réservé aux amis proches. Je détestais la chasse. Ne pas bouger, attendre dans le silence... Jusqu'à la détonation. Mon frère et moi étions les plus petits. Notre tâche consistait à aller chercher les oiseaux tombés au milieu de la Grande Saline. Terrible sensation que celle des démangeaisons provoquées par l'eau saumâtre... Mon père tentait d'apprendre à mes sœurs aînées comment tenir un fusil... Et toute circonstance était prétexte à étudier. Ici le cœur et là les entrailles... L'anatomie, mes enfants ! Puis arrivait une autre famille dont le chef était Léopold Reinette, instituteur

*et retrouvait des  
gestes antiques.  
Traces d'Afrique ?*

et fou de pédagogie comme mon père. Il enseignait docement la solidarité et le sens de l'initiative par le scoutisme. Alors on coupait des arbres pour installer les tentes de toile, puis les lits avec sa ribambelle d'enfants grands et petits... Le soir, avec les branches coupées, on allumait des feux de camp orientés de telle sorte que la fumée éloignât les maringouins alentour. Ami d'Alexis, le scout trompette, s'obstinait à jouer faux. On riait, on chantait aux étoiles et cela durait des jours de joies et de peurs nocturnes.

Il n'y avait ni eau ni électricité. On faisait ses besoins en s'éloignant discrètement dans les bois. Une immense citerne recueillait l'eau de pluie pour la consommation courante. Les mares étaient entretenues pour que l'hivernage apportât au carême l'eau qui viendrait à manquer pour les petits jardins de coton, de melons d'eau et de melons France. Les lampes à pétrole projetaient des ombres inquiétantes sur les cloisons. Alors, de la parole des anciens surgissaient les forces mystérieuses des diabesses et des soukougans (zombis) errants. Les hommes se métamorphosaient en arbres pour se cacher, en chiens ou autres animaux féroces. La peur nous encerclait... Et l'incessant tumulte des vagues contre les cayes (récifs). Pa Vé était pêcheur et pratiquait spécialement l'épervier. Il savait tout sur la position de la lune ou du soleil pour l'agriculture. Il savait quel ciel et quelles sortes de nuages annonçaient l'abondance de tel ou tel poisson. Il disait pouvoir détecter l'arrivée d'un cyclone suivant la clarté du ciel ou la visibilité du volcan observé de loin. Attentif au moindre tremblement de la terre, il relatait l'éclipse solaire de 1912 qui amena brusquement la nuit totale en plein jour, alors qu'il allait lancer son épervier. Il détaillait ►



► ses rencontres secrètes avec Mamandlo, mère des eaux. Pa Vé racontait aussi l'histoire de la famille. Au début, il y avait deux frères : Jean-Philippe et Jean-Guillaume Margueritte. Comment étaient-ils arrivés à La Désirade ? Nul ne le sait. Étaient-ils des matelots ? Des petits Blancs venus de La Rochelle ou de Nantes ? Des clandestins à fond de cale, fuyant quelque condamnation et espérant trouver leur salut aux isles ? Étaient-ce des gentilshommes déchus devenus par hasard ou nécessité journaliers sur l'habitation du sieur Pain à La Désirade ? Ce qui est sûr, c'est qu'ils étaient marins et pratiquaient la pêche jusqu'aux abords de la pointe des Châteaux, où ils finirent par s'installer... Sur la continuité de leur histoire, les versions divergent. Mais on s'applique à dire qu'ils n'étaient pas des esclaves, que s'ils n'étaient pas des Blancs pour de bon, ils étaient malgré tout très clairs de peau et avaient épousé des femmes noires affranchies. Vers 1830, les arrière-grands-parents de mes parents achetèrent vraisemblablement leur liberté en faisant l'acquisition de domaines à la pointe des Châteaux, vendus par une famille de Blancs créoles, la famille Bon, qui sentait peut-être le vent tourner. Ces domaines de May, Clarine, Desvarieux et L'Houblon appartiennent encore aujourd'hui à la descendance des deux frères du commencement.

**m** on père et ma mère font partie de la troisième génération après l'abolition. La génération d'avant avait vécu en moins de cinquante ans l'évolution de la population du non-droit aux droits civils. Sa principale préoccupation était d'accéder enfin à l'instruction. Nulle revendication de différence, mais ressembler à l'autre. C'était l'époque où les «Gran Neg» (Grands Nègres), avocats, hommes politiques, intellectuels, investissaient le champ politique électoral comme la voie royale de la promotion sociale, autant collective qu'individuelle. En 1940, tout naturellement, la génération de mes parents se forge dans la résistance contre le représentant du régime de



L'avocat Marie-André Gotte.



L'instituteur Léopold Reinette.

*Des joutes oratoires  
opposaient mon  
père à ses amis,  
ponctuées de rires*

## Toute une génération accédait enfin à l'instruction

Vichy en Guadeloupe, le gouverneur Constant Sorin. Mon grand-oncle Tardif et mon père eurent ensemble maille à partir avec lui, pour avoir soutenu les premiers pas du mouvement communiste à Saint-François. Episode dont Tardif paya le prix le plus fort. Si mon père, chassé de son poste d'instituteur par Vichy, fut rétabli dans ses fonctions après la Libération, Tardif, comptable à l'usine Sainte-Marthe, vit tous les pouvoirs se liguier pour que jamais il ne retrouvât d'emploi. Il se fit marin pêcheur, non pas que ce fût le métier dont il avait rêvé, mais parce que, même dans la déveine, sur la mer, on est fier et libre.

Après la guerre, il y avait toujours une fièvre particulière autour des élections et de leur préparation. Je me souviens de la tension de ces moments-là, des noms qui revenaient dans les conversations : Amédée Fengarol, Paul Tilby, Rosan Girard... Des joutes oratoires entre mon père et ses amis. Des parodies de plaidoiries et de discours. Des rires moqueurs ou des «hélements» d'admiration. Mes préférés étaient maître Marie-André Gotte et maître Ludger Santiago Sibon, Gégé. Ils reprenaient l'essentiel des grands réquisitoires et des grands plaidoyers avec effets de manches et perles de ►

*moqueurs, de cris  
d'admiration,  
d'effets de manches  
et de perles de la  
langue française.*

Maître Ludger Santiago Sibon.







La tante Emma et l'oncle Tardif, à Saint-François.



Léontine Esnard, femme d'autorité.

*Dans les années vingt, Elvire était belle, montait divinement à cheval et osa divorcer pour refaire sa vie, ce*

## Le souvenir des maîtresses femmes est resté vivace

► la langue française. Enfants, nous écoutions avec délectation ces «acteurs» fort tard dans la nuit, cachés derrière une porte. Et tout cela m'apporta au cours des années l'intelligence sensible du pays, m'imprégna à la fois d'une manière d'être et de dire. C'était l'époque où la télévision n'avait pas encore enlevé à la parole son sens premier : transmettre.

**L**orsque je pense à la Guadeloupe, je suis habitée par mille souvenirs qui se sont nourris de nos déplacements en famille. Avant la période des cyclones, on retrouvait Madame Esnard, ma grand-tante, dans sa villa Marie-Rose à Montebello, où je suis née au hasard d'un séjour de la famille, sous l'assistance d'une sage-femme, Madame Nègre. Chez les miens, comme dans l'intimité de nombreuses familles guadeloupéennes, on perpétue le souvenir des «mal-fanm» (maîtresses femmes). Du côté de ma mère, il y avait Valentine, Man Va, cultivatrice, qui conduisait sa charrette tous les jours pour aller faire commerce de ses produits vivriers au bourg de Saint-François. Du côté de mon père, il y avait Elvire et Léontine, Madame Esnard, qui était en contact permanent avec la loi et les avocats pour le moindre fruit à pain du voisin tombé sur son toit. Léontine, Tantante, ne se laissa jamais malmener par la vie. Elle garda jusqu'à sa mort, en 1968, une certaine autorité sur son neveu, mon père. Elvire, elle, s'occupait déjà dans les années vingt de la léproserie. On dit qu'elle était belle, qu'elle montait divinement à cheval et que Léonard était jaloux. Elle osa faire ce que peu de femmes osèrent à l'époque : divorcer de mon grand-père et se remarier. Elle mourut de fièvre puerpérale juste après la trentaine. Les portraits et les regards de ces personnages de notre famille ont accompagné toute ma vie. Montebello est sur le territoire de la commune de Petit-Bourg, dans la partie plus humide et plus verte de la Guadeloupe. Un autre visage du pays. Des caféiers, des cacaoyers et des prunes-caféiers, des odeurs de bois d'Inde et de caramboles

mûres, une autre végétation, plus grasse, plus verte, au bord d'une rivière jonchée de mombins et de mangues.

A Pointe-à-Pitre, mes parents habitaient dans une autre maison de Madame Esnard, au cœur de la ville. Ils avaient déjà cinq enfants. On m'a raconté qu'au moment de notre arrivée, on enterrait Amédée Fengarol, mort (empoisonné ?) le jour de la proclamation de sa victoire aux élections municipales de Pointe-à-Pitre. Le portrait de ce dirigeant communiste et celui de Ludger Santiago Sibon, jeune, en robe d'avocat, quoiqu'ils ne fussent pas de la famille, ont trôné pendant longtemps dans notre salon. Témoignage de fraternité, de respect et d'admiration de mon père à l'égard de ces deux hommes. Cette maison en bois de la rue Frébault, avec deux étages, galetas et balcons, comme la plupart au centre-ville, avait été reconstruite au début des années trente, après le terrible cyclone de 1928. Moins d'un siècle après le tremblement de terre de 1843 qui anéantit Pointe-à-Pitre. De ce désastre aussi, il ne reste que l'oubli. En Guadeloupe, la vie se décline ainsi autour de constructions et de reconstructions. Est-ce cela qui nous donne ce sens aigu de la relativité, cette vraie difficulté à appréhender le long terme ? La menace constante des catastrophes naturelles vient se rajouter aux brisures de l'Histoire et renforce le goût de la vie immédiate, mais dans une sorte de fatalisme optimiste.

Avec l'augmentation de la population, l'agglomération urbaine gagnait du terrain sur la mangrove et les collines à la périphérie de Pointe-à-Pitre. Le quartier de l'Assainissement naissait. De modestes maisonnettes s'alignaient autour des ruelles perpendiculaires avec seulement des numéros. Ce n'était pas la misère, c'était la pauvreté, où régnait souvent la solidarité. Mes parents s'installèrent là, dès 1953, côtoyant des enfants et des familles très démunis, avec la perspective toutefois, en 1956, d'une accession ►

*qui, à l'époque, demandait beaucoup de courage.*





L'auteur (à gauche), à bord du paquebot «Flandres», dans les années soixante.

*Au fur et à mesure que le bateau s'éloignait de la Guadeloupe, le cadre de ma vision s'élargissait, je voyais se découper à l'horizon*

## Je ne connaissais la métropole qu'à travers les livres

*l'envers de mon décor quotidien.*

► à la propriété qu'offrait une nouvelle cité-jardins en construction, au Raizet. Alors naquit une sixième enfant.

Ma mère enseignait à l'école de filles de l'Assainissement dirigée par Madame Fernande Bonchamps (cette école porte aujourd'hui son nom). Mon père enseignait à l'école de garçons du même quartier, sous la direction de Monsieur Félix Edinval (aujourd'hui, école Léon Feix). J'ai passé toute ma scolarité primaire dans ce quartier populaire. De cette période, je garde l'empreinte de l'abnégation d'une génération d'enseignants et de familles pour sortir de l'ignorance. J'y ai appris en cachette à parler un créole authentique, déjà acquis à Saint-François. Mes parents ne se sont jamais parlé entre eux qu'en créole, mais nous ne parlions pas créole entre nous, ni devant eux. Ils s'adressaient à nous en français, ce qui était censé nous tirer vers le haut. Transgresser cette interdiction non formulée coûtait cher : sévérité d'un regard, silence hautain, vouvoiement qui, loin d'être de l'affectation, était signe d'une autorité distante. Voilà pourquoi aujourd'hui, même à travers l'expression française, mon âme reste profondément créole.

**C'est dans ce quartier de l'Assainissement** que j'ai entendu pour la première fois des «rancheras» mexicaines et du «merengue» de Saint-Domingue, captés depuis Porto Rico avec une radio à galène sur ondes courtes. Parfois, des mélodies rocailleuses, à voix nue, onomatopées créoles martelées de ka (tambour), déchiraient le morne Fléret, en face de chez nous. A l'époque, la musique du pays profond était interdite d'expression. On la qualifiait du terme méprisant de «mizik a vié neg» (musique de vieux nègres). C'était juste bon pour les fêtes de faubourg ou d'arrière-cour. Cette musique n'a commencé à poindre publiquement que vers 1967, où la crispation sociale avait atteint un paroxysme de révolte. Ainsi s'exprime la complexité de la population guadeloupéenne, si insaisissable et si impré-

visible. On est dans ce dédoublement permanent. Il y a la face qu'on s'est habitué à présenter depuis toujours à toute autorité. Il y a ce qu'on intériorise et qu'on cache, qui «maronne», pour continuer d'exister. On invente des ruses (masko) pour survivre au jour le jour et rester un tant soit peu en accord avec soi-même. Le langage ne cesse de s'enrichir de détours et de paraboles. On recouvre de docilité une rébellion intériorisée, toujours prête à surgir. Soudain, un incident apparemment anodin de la vie ordinaire, et voilà que se dessine une carte plus névralgique des relations humaines : quelque chose a eu lieu ici, il y a longtemps, et qui ne semble toujours pas digéré...

Mon père rêvait de nous faire découvrir cette France qu'il chérissait et ne connaissait qu'à travers livres et poèmes appris par cœur et déclamés à la cantonade. J'avais 10 ans. Je quittais pour la première fois la Guadeloupe pour la France : premier congé administratif de mes parents. J'étais sur le «Colombie», un gros paquebot transatlantique. Je voyais mes îles s'aligner sur le même plan. Au fur et à mesure que le bateau s'éloignait, le cadre de ma vision s'élargissait. Je voyais l'envers de mon décor quotidien dans sa globalité. Ainsi, la pointe des Châteaux devait son nom aux rochers qui s'élèvent comme des donjons barrant l'Atlantique. La Guadeloupe devenait au loin un point invisible. J'avais le contrepoint de ce que je voyais depuis toujours dans l'autre sens, grimpée en haut d'un poirier-pays avec notre cousin Rossan : les bateaux disparaissant vers l'autre bord de la terre, derrière l'horizon. J'ignorais alors que cet envers et cet endroit, ces allers et ces retours si souvent répétés entre la Guadeloupe et l'Ailleurs seraient les châteaux forts qui me feraient gagner toutes mes guerres et que, déjà, se construisaient les images, les sensations que je rendrais plus tard dans mes films, là où vivent nos ombres pour toujours. ■

Christiane Succab-Goldman